

ORSON FILMS PRÉSENTE

**DIDIER
BOURDON**
**PIERRE FRANÇOIS
MARTIN-LAVAL**
**VALÉRIE
KARSENTI**



**22
JUIN
AU CINÉMA**

L'HOMME PARFAIT

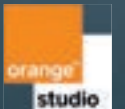
IL EXISTE... MAIS C'EST UN ROBOT !

UN FILM DE **XAVIER DURRINGER**

PRODUIT PAR VICTORIEN VANEY ET KAREEN ALYANAKIAN AVEC PHILIPPE DUQUESNE FRÉDÉRIQUE BEL MARTIN GILLIS JULIETTE GILLIS AVEC LA PARTICIPATION DE BERNARD LE COQ NICOLE CALFAN

ORSON MUSIYEST

PROREP DEVTVONE4



ORSON FILMS PRESENTA

**DIDIER
BOURDON**

**PIERRE FRANÇOIS
MARTIN-LAVAL**

**VALÉRIE
KARSENTI**

L'HOMME PARFAIT

IL EXISTE... MAIS C'EST UN ROBOT !

UN FILM DE **XAVIER DURRINGER**

Durée : 1h25

LE 22 JUIN AU CINÉMA

DISTRIBUTION
ORANGE STUDIO
par **UGC DISTRIBUTION**
21, rue Jasmin - 75016 Paris
Tél. : 06 20 75 13 77

PRESSE
PRESSE LAURENT RENARD
Laurent RENARD et Elsa GRANDPIERRE
01 40 22 64 64
laurent@presselaurentrenard.com
elsa@presselaurentrenard.com

SYNOPSIS



Florence, débordée par sa vie de famille et son travail, décide d'acheter un robot à l'apparence humaine et au physique parfait. Il répond à toutes ses attentes : entretenir la maison, s'occuper des enfants, et plus encore... Mais le robot va vite susciter de la jalousie chez Franck, son mari acteur je-m'en-foutiste au chômage. De peur de perdre sa femme, Franck décide de reprendre les choses en mains, d'autant que le robot semble trouver un malin plaisir à semer le trouble dans leur couple !

XAVIER DURRINGER

RÉALISATEUR

D'où vous est venue l'idée de ce scénario?

Un jour Victorien Vaney et Kareen Alyanakian, mes producteurs, m'ont fait lire un script qui se passait sur la lune et dans lequel des cosmonautes travaillaient avec des robots. Nous avons alors l'envie, encore très vague, d'une histoire autour d'un robot domestique gentil, vendu sur catalogue. Nous avons commencé à cogiter. Affiner nos envies et mettre nos idées en place nous a pris plusieurs mois. On a abouti à ce scénario d'un robot qui débarque dans une famille d'aujourd'hui ou en tous cas, dans un futur proche. Ce n'est pas n'importe quel robot. La famille l'a choisi comme on choisit un smartphone. C'est le « dernier » de la série des UMAN, le numéro 3, le plus récent et le plus performant. Toutefois c'est principalement pour s'occuper des tâches domestiques que Florence décide d'acheter ce robot humanoïde, mais pour ses capacités d'« homme à tout faire » : elle n'en pouvait plus de s'occuper de tout, et notamment des tâches ménagères. Florence vit avec un homme qu'elle aime certes, mais qui n'en fiche pas une rame à la maison. Vieil ado attardé acteur-scénariste, tour à tour bourru et rock n'roll, il passe son temps à attendre l'inspiration en compagnie de son meilleur copain.

Quelle place un homme aussi immature et aussi macho peut-il conserver dans une maison où un humanoïde accomplit désormais, parfaitement et sans états d'âme, toutes les corvées auxquelles il se soustrayait ? C'est la question première du film, derrière laquelle se pose une autre, qui en découle : peut-on continuer à exister quand on s'en remet entièrement à une machine qui fait tout à votre place et à la perfection ?



De la part d'un écrivain-scénariste-dramaturge qui, depuis ses débuts, n'a cessé, à travers ses œuvres, de s'intéresser à la nature humaine et de l'explorer, avec une bienveillance fraternelle, dans ses défauts et ses petites lâchetés, cet intérêt pour les robots sans défaut et sans âme peut surprendre...

C'était comme un petit défi vis-à-vis de moi-même (rire). Plus sérieusement : il faut vivre avec son temps ! Il suffit d'ouvrir les magazines scientifiques, ou pas d'ailleurs, français, américain, japonais, etc. pour s'apercevoir que la robotique occupe partout une place grandissante. Dans un passé pas si éloigné, il fallait dix personnes pour sortir une voiture de l'usine. Maintenant, une seule suffit. Tout est mécanisé, automatisé, robotisé. A Dubaï, des robots font la circulation de la route et, dans toutes les armées modernes, des drones repèrent les cibles et les détruisent. Ils sont d'ailleurs devenus une grande partie du marché de la robotique d'aujourd'hui. Au-delà de ces applications déjà existantes, on sait que les scientifiques cherchent à percer les secrets de l'intelligence humaine pour fabriquer des machines encore plus performantes, et pourquoi pas, plus futées que l'homme. Rien qu'hier, j'ai entendu aux infos qu'on pourrait très bien greffer un cerveau humain à un robot. Ce sont des recherches qui flirtent dangereusement avec l'eugénisme, parce qu'il ne s'agit plus seulement de perfectionner des ordinateurs et des chaînes automatisées, mais mettre au point des copies de l'homme. Y parviendra-t-on complètement ? En tous cas, une chose est sûre : tout va être de plus en plus robotisé, dans le domaine du macroscopique, comme dans celui de l'infiniment petit. Il y a eu plus de trouvailles scientifiques ces deux dernières années que dans toute l'histoire de l'humanité. Quelles conséquences cela va-t-il avoir pour l'homme ? Cela valait la peine, me semble-t-il de se poser la question. Moi, en tous cas, cela m'interpelle en temps qu'être humain...

Quand Kareen et vous avez commencé à réfléchir à un scénario sur le sujet, vous êtes-vous demandé quel genre de film vous vouliez écrire ? Un film de science-fiction ? Une comédie de mœurs futuriste ?

C'est difficile à dire. Un peu les deux, je suppose. Malgré la gravité et le flou du sujet (l'homme confronté à la machine, bientôt dépassé, voire anéanti par elle ?), on avait une seule certitude : on voulait aborder cette problématique en faisant rire. Ce n'est pas un hasard si nous avons en tête une distribution masculine composée d'acteurs de comédie, qui soient, en plus, des interprètes subtils et... solides. Il fallait qu'ils puissent endosser, sans les caricaturer, des personnages avec une mentalité un peu à l'ancienne, de ceux qui ont tendance à se décharger sur les femmes de toutes les tâches ingrates de la maison, mais inspirant quand même de la sympathie malgré leur peu d'états d'âme. Il fallait par exemple que la première rencontre de Franck le père bon à rien, avec Bobby soit désopilante mais qu'elle fasse en même temps ressentir sa panique devant ce « quelque chose » qu'il ne connaît pas, mais dont il comprend instantanément qu'il sera un rival en mesure de le supplanter et de lui voler l'affection de sa femme et de ses enfants. Évidemment, l'avenir ne va pas lui donner tort. Les enfants vont tout de suite trouver beaucoup plus amusant de faire leurs devoirs ou de se brosser les dents avec un Bobby gentil qu'avec un papa qui râle tout le temps ! Quant à sa femme, comment ne va-t-elle pas avoir envie de bichonner un humanoïde qui la débarrasse de ses corvées sans rechigner ? Pour Franck, l'arrivée d'un Bobby dans sa maison équivaut à un tsunami car c'est tout son petit univers patriarcal qui va s'écrouler d'un coup !

Petite parenthèse. Peut-on dire que, de ce point de vue-là, que votre film est délibérément féministe ?

Un peu, oui ! Je suis de ceux qui pensent que les hommes doivent assumer leur part de corvées domestiques ! Même si personnellement,



je ne suis pas encore à un bon niveau... (rire)

Revenons à l'écriture du scénario. Quand vous l'avez démarrée, aviez-vous une idée précise de l'apparence que vous alliez donner à votre robot ?

On était dans l'inconnu le plus total ! Kareen, Victorien et moi savions juste que nous ne voulions pas d'un robot qui fasse peur. On l'a pourtant assez vite visualisé : il serait blond, grand, musclé, séduisant, avec un sourire éclatant et de beaux yeux bleus avec lesquels il puisse regarder ses interlocuteurs bien en face. Un physique à la Ken, le fiancé de la poupée Barbie ! Quand il a été « dessiné », nous nous sommes amusés à lui inventer des fonctions. On lui a donné le pouvoir de parler toutes les langues et d'accomplir mille et une tâches, ménagères (comme laver le linge, faire les courses, la cuisine et le ménage, tailler les haies, nettoyer la piscine, conduire la voiture) et puis d'autres, plus glamour (comme danser ou... faire l'amour), jouer au bowling ou aux échecs. On lui a même inventé des tenues vestimentaires pour chaque circonstance, vendues en panoplie. En fait, on a essayé d'en faire un humanoïde « parfait », évolutif, car il se nourrit au fur et à mesure de nouvelles expressions humaines jusqu'à développer de nouvelles capacités. Il grandit et semble comprendre. Et notre question majeure : peut-on s'attacher émotionnellement à une machine ?

« Objets inanimés avez-vous donc une âme ? » s'était interrogé Lamartine. Le Bobby de votre film en a-t-il une ?

Non, bien sûr, car on n'est pas dans un conte. On est dans le réalisme : tous les personnages du film pourraient être vrais. Et ils savent bien, comme nous d'ailleurs, que les robots n'ont pas d'âme. Pourtant, Bobby va susciter de l'affect chez tous les membres de la famille adoptante. A partir de quand ? Pourquoi ? Qu'est-ce qui les touche en lui ? Le fait qu'il parle ? Qu'il obéisse aux ordres au doigt et à l'œil ? Qu'il ressemble à un humain ? Qu'il soit réactif ? Mystère. Personnellement, j'ai toujours été très étonné par l'attachement à des objets. Je me souviens encore de celui, disproportionné, que ma mère portait à sa Ford Mustang et de ses pleurs quand elle a dû s'en séparer. Je m'étais demandé comment elle avait pu aimer à ce point un objet mécanique ! Elle n'a jamais su me l'expliquer.

Votre Bobby doit se recharger. Tant que vous y étiez, pourquoi ne lui avez-vous pas accordé une autonomie complète ?

Pour justement, le rapprocher encore un peu plus de la « condition humaine ». Bobby doit se recharger comme nous, nous devons manger. Il est quand même dépendant. Et puis c'était l'occasion de petits gags supplémentaires : quand les batteries de Bobby sont déchargées, il s'effondre sur lui-même. Visuellement, c'est assez comique !

En écrivant, vous êtes-vous interdit certaines choses ?

A part ce qui n'aurait pas été vraisemblable, rien du tout. Mais on a emprunté de nombreuses pistes. On a abandonné celles dont on a compris qu'elles n'allaient pas faire avancer la problématique du film, et on en a exploré d'autres qui, à contrario, nous semblaient pouvoir la nourrir et la développer, notamment celle de la psychologie. On s'est par exemple interrogé sur le fait de savoir dans quel sens la présence permanente d'un robot pourrait modifier la relation dans un couple : la renforcer ou la miner. Après réflexion, on a opté pour la deuxième réponse. D'où, par exemple, cette scène où Florence, en larmes, dit à Franck se sentir perdue depuis l'arrivée de Bobby. Et quand Franck lui rappelle que Bobby n'est qu'une machine, elle lui réplique : « machine peut-être mais qui parle et qui regarde ». D'où cette autre scène où Florence et Franck commencent à faire l'amour, et qu'ils s'aperçoivent que Bobby a le regard rivé sur eux, alors qu'il est censé nettoyer une plante verte. Ce sont des scènes de comédie, mais qui soulèvent la question qu'on se pose dans le film et qu'on va d'ailleurs sans doute se poser à court terme dans la vraie vie : celle des méfaits possibles, sur le psychisme humain, d'une omniprésence de la robotique. Avec en toile de fond, son possible ascendant sur l'homme.

Bien que votre film propose le portrait d'un humanoïde, on comprend qu'au bout du compte, ce qui continue de vous intéresser et de vous préoccuper, c'est l'homme, l'homme qui va devoir se débrouiller pour le rester dans une société où tout sera de plus en plus surveillé et contrôlé, sans plus aucun espace pour la fantaisie et la surprise...

C'est sans doute parce que j'en suis un, et qu'en tant que tel, ce qui m'intéresse par-dessus tout, ce sont mes semblables et ce qui les rend si fragiles, si faillibles et si imparfaits : leurs émotions, leurs affects, leurs défaillances et leurs petites ou grandes lâchetés. Ce qui m'a passionné

dans ce film, ce n'est pas tant de concevoir Bobby que d'imaginer ce que sa présence pourrait induire de troubles et de dérangements chez les êtres humains, au-delà bien sûr du soulagement qu'il leur procurerait pour les services rendus. Du rejet à la fascination béate, en passant par la méfiance ou l'indifférence, on a essayé d'envisager ces réactions à travers nos différents personnages. Même si elles provoquent de la comédie, dans le fond, elles ne sont pas si drôles que cela.

L'amitié, l'amour... sont des sentiments humains. Et pourtant, vous laissez dire à Bobby l'humanoïde le mot de la fin : « Je vous aime »...

C'est à la fois pour dire que dans un futur proche, les robots seront sans doute capables de s'adapter aux affects de l'homme avec les mots y afférents, en corrigeant eux même leurs algorithmes, à partir de leurs inter-réactions avec les hommes. Mais aussi perfectionnés seront-ils, les robots resteront, comme les ordinateurs, dénués de toute capacité à éprouver des sentiments comme le chagrin, l'amour et la compassion. Du moins faut-il l'espérer, sinon ce serait le début de la fin de l'humanité. Je vous rassure : à en croire mes lectures, cette hypothèse n'est pas du tout d'actualité !

Venons-en aux acteurs. Et d'abord cette question : pourquoi avoir confié l'interprétation de Bobby à un comédien de chair et d'os ?

Comme on voulait qu'il parle et qu'il échange avec des humains, nous avons assez vite imaginé Bobby comme un humanoïde. Et quoi de mieux qu'un véritable être humain pour en interpréter un ? J'ai immédiatement pensé à Pierre-François avec qui j'avais envie de travailler depuis longtemps. Peut-être à cause de cette folie douce et de cette naïveté qu'il est capable de dégager quand il fait l'acteur, peut-être aussi parce qu'il est également réalisateur et qu'il a la réputation d'être un énorme bosseur... J'avais besoin de ce genre d'acteur pour cet incroyable défi... Mais au fond peu importent les raisons. Pierre François a été plus que formidable, de talent, de patience, de gentillesse et d'humilité. Il a travaillé comme un fou, son corps et sa gestuelle. Il a perdu du poids, fait de la musculation, pris des cours de danse et s'est fait épiler tout le corps. Parallèlement, il s'est inventé une façon de marcher, comme ça, assez raide, et une manière de bouger les bras et la tête, avec des gestes légèrement

saccadés, d'une précision horlogère. Avant de pouvoir jouer, il avait deux heures de préparation. On lui lissait le visage (il n'a pas de masque), on lui mettait des lentilles (pour intensifier le bleu de son regard), on lui ajustait une perruque et, avant de l'enfermer dans sa combinaison, on lui enfilait des gants réalisés dans une matière étrange qui ne devait pas donner l'impression d'être en caoutchouc. Il a été d'un grand professionnalisme. A l'écran, il est magnifique, autant dans son jeu (et ce n'est pas facile de jouer avec de telles contraintes !) que dans sa gestuelle (en trois mois d'entraînement, il est devenu un as du bowling et du moon walk). Il avait une lourde responsabilité : celle d'être le pivot de l'histoire. Si son Bobby n'avait pas été crédible, s'il l'avait rendu trop humain ou au contraire trop mécanique ou antipathique, mon film était fichu. Il a su rester dans une ambiguïté parfaite. Du grand art !

Pourquoi avez-vous choisi Valérie Karsenti et Didier Bourdon pour être ses partenaires ? Aviez-vous écrit pour eux ?

Ils étaient bien présents dans ma tête lorsqu'on a conçu le scénario. Je les avais vus jouer au théâtre il y a quelques années dans LES INSÉPARABLES. Leur couple fonctionnait formidablement et je rêvais de les retrouver ensemble au cinéma. Ce sont deux comédiens prodigieux. J'avais rencontré Didier sur un téléfilm. Il interprétait le rôle d'un type qui, parce qu'il avait tué son fils, rentrait dans un profond mutisme. L'intensité avec laquelle il pouvait fixer les gens était incroyable. Didier est un comédien rare. Non seulement il a la présence d'un Gabin ou d'un Ventura, mais c'est un maître de l'humour. Et dans la vie, quel amour ! Exactement comme Valérie qui a d'autres points communs avec Didier, notamment celui de pouvoir donner de l'émotion aux scènes de pure comédie. Quand, par exemple, dans le film, je la regarde danser, un peu bourrée, avec Pierre François, elle me secoue de rires et de... larmes. La scène aurait pu être malsaine, Valérie est arrivée à la rendre drôle et touchante. Les larmes sous... le rire... C'est comme cela que je conçois la comédie, dans l'émotion. Elle doit être porteuse de vérité. Il faut la jouer au premier degré, avec ses tripes, sans arrière-pensée et surtout sans « béquille ».

Est-ce aussi pour leur capacité à dégager de l'émotion dans le burlesque que vous avez confié le rôle de la meilleure amie de Valérie à Frédérique Bel et à Philippe Duquesne celui du meilleur pote de Didier ?

Exactement. Frédérique est une comédienne irrésistible dont la drôlerie naît de cette faculté qu'elle a de pouvoir tout jouer avec une ingénuité désarmante. Elle me fait tordre de rire avec son premier degré. Sa scène où elle apprend à Valérie que la seule fonction vraiment intéressante de Bobby est sa fonction « love love » et qu'elle se propose de l'essayer immédiatement est un petit bijou de comédie. Philippe Duquesne est encore d'une autre famille comique. Il vient des Deschiens, dont il a gardé la poésie lunaire. Il a un petit côté Carmet comme ça, avec une humanité à fleur de peau, ce qui m'émeut énormément. Pour moi ses scènes avec Didier relèvent d'un duo d'anthologie.



Avez-vous eu des difficultés particulières sur ce tournage ?

Je vais peut-être vous étonner, mais aucune. On avait bien balisé en amont et, sur le plateau, j'étais formidablement entouré. Mon frère s'occupait des décors qu'on a voulu dans une sorte d'intemporalité, l'histoire pourrait se passer n'importe où et Gilles Porte, avec qui je travaille régulièrement depuis notre rencontre en 1993 sur LA NAGE INDIENNE, était, fidèlement à son poste de chef opérateur. Et il a assisté à toutes les étapes de la création de notre Bobby. Mêlant le maquillage extraordinaire de Lili Rametta aux dernières technologies de l'image. C'est le genre de défi qu'on aime, qui nous a rappelé à tous les trois le travail de Denis Podalydès sur LA CONQUETE.

Et puis, je suis toujours heureux quand je dois mettre en scène des acteurs de talent. Je ne dis pas « diriger » car en réalité, je ne les dirige pas vraiment. Je les aide simplement à trouver leur propre vérité dans chacune des intentions de leur personnage, autrement-dit, je les guide pour que face à une situation, ils trouvent l'émotion qu'ils auraient, eux, s'ils étaient placés face à cette situation. Quand l'émotion est réellement « éprouvée » et non jouée, la voix trouve naturellement sa justesse. Et lorsqu'une voix est juste, le corps l'est aussi. Il trouve le bon rythme et la bonne gestuelle.

Contrairement à certains créateurs qui ne cessent de creuser le même sillon, vous, depuis la trentaine d'années que vous publiez, peignez, mettez en scène et réalisez, vous n'avez pas cessé de jouer les explorateurs dans des domaines très variés. Est-ce par dilettantisme ?

Quand les acteurs arrivent sur mes plateaux, je leur demande toujours de laisser leurs « trucs » au vestiaire et de se réinventer. Parce que selon moi, chaque film doit être « un film », pas « un film de plus », chaque rôle, « un rôle », pas « un rôle de plus ». Je suis contre la répétition qui assèche la création. Ce précepte, je me l'applique à moi-même pour tout ce que je fais. Quoi qu'il m'en coûte. Je n'aime pas réemprunter les chemins. Parce que je crois qu'à l'intérieur de nos crânes, d'une manière poétique, le monde est tellement vaste qu'une vie ne peut suffire pour l'explorer. J'ai envie d'ouvrir tous les champs du possible et d'être dans le défi perpétuel de l'invention et de la créativité. Le plus grand compliment qu'on m'a fait sur ce film est qu'« il ne ressemble à rien de connu »! L'HOMME PARFAIT qualifié de comédie très originale ! Cela m'a fait un plaisir fou !



DIDIER BOURDON

ACTEUR

Quelle a été votre première réaction quand vous avez lu le scénario de Xavier ?

J'ai été très intéressé : c'était la première fois que je lisais un scénario qui n'était pas de la franche anticipation, mais qui se déroulait dans un avenir très proche, un avenir où les robots androïdes « à tout faire » pourraient s'acheter dans les grandes surfaces, aussi facilement qu'aujourd'hui les aspirateurs et les machines à café. J'ai juste proposé à Xavier d'aller un peu au-delà de ce que le scénario offrait en l'état. Il me semblait qu'il serait intéressant qu'à force de côtoyer les humains, le Uman 3 s'approprie de plus en plus leur comportement, par exemple en réagissant à leurs émotions. Une évolution assez anxiogène pour l'homme car en accédant aux émotions, ce qui est jusqu'à présent son privilège et qui fait son humanité, les robots pourraient à court terme lui faire perdre la maîtrise du monde.

En plus de cela, la perspective de jouer Franck, un père nostalgique et « vieux jeu » qui se sent mis de côté par sa femme et ses enfants à cause d'un engin fabriqué pour tout faire à la perfection m'avait emballé ; n'ayant jamais tenu de rôle proche de celui-là, il allait falloir inventer et j'adore ça.



L'histoire de cette famille confrontée à un humanoïde vous avait donc semblée tout de suite plausible ?

Ah oui ! Elle tenait bien debout. Elle était amenée de façon très simple. On parlait du principe qu'on en était arrivé à la génération des Uman 3, aussi naturellement qu'aujourd'hui on trouve normal de voir régulièrement apparaître sur le marché des smartphones à chaque fois un peu plus performants. Et je trouvais formidable l'idée que malgré leur perfection d'exécution dans les services qu'ils pouvaient rendre, ces Uman devaient se recharger comme des portables, signe tangible qu'ils n'avaient pas encore complètement conquis leur autonomie. On était encore loin de BLADE RUNNER et de ses « répliquants » et il me semblait que tous les publics allaient pouvoir se projeter dans cette histoire.

D'autant que cette histoire se termine par une phrase prononcée par Bobby, mais que tout le monde peut comprendre : « Je t'aime » !

Bien que faisant un peu « comédie romantique », cette fin me convenait mieux que celle de la version d'origine, plus froide. Après discussion avec Xavier, nous étions tombés d'accord pour que dans la scène finale, Bobby manifeste un peu d'empathie pour les membres de sa famille d'accueil et plus seulement de la serviabilité. On a donc retravaillé cette scène. Je trouve assez juste l'ambiguïté qu'on lui a apportée. Elle peut avoir un effet rassurant car on peut en déduire que Uman 3 n'a pas été conçu pour faire du mal à l'homme, ou au contraire, susciter de la peur car on peut en conclure aussi, qu'en franchissant encore un échelon dans son appropriation du comportement humain, Uman 3 se rapproche un peu plus de son autonomie.

Le film s'intitule L'HOMME PARFAIT. Que pensez-vous de la perfection ?

Je pense que c'est un idéal très dangereux qui peut mener à la dictature et à l'eugénisme. Certains grands événements tragiques de l'Histoire, l'ont d'ailleurs prouvé. La perfection est quelque chose vers laquelle il faut tendre, mais sans absolutisme. Et puis nous, les

hommes ordinaires, on aime bien l'imperfection. Elle est une marque de reconnaissance entre nous. Elle nous touche parce que « personne n'est parfait », comme l'a dit Joe E. Brown dans le génial CERTAINS L'AIMENT CHAUD. Un robot, c'est bien, c'est pratique, ça ne fait ni maladresse ni connerie, mais ce n'est ni marrant, ni attachant. Ce n'est pas quelque chose qu'on penserait, par exemple, à emmener au restaurant pour nous tenir compagnie ! C'est d'ailleurs un peu cela que raconte le film, qui est donc aussi, à sa façon, un peu philosophique.

Revenons à Franck, votre personnage. Xavier dit l'avoir écrit en pensant à vous. Lui avez-vous trouvé des points communs avec vous ?

Quand il a créé Franck, Xavier a dû plutôt penser à l'acteur que je suis qu'à l'homme qui s'abrite derrière. Mis à part que nous évoluons dans le même milieu professionnel, mon personnage et moi nous n'avons aucun point commun. Il est même tout le contraire de moi ! Il déteste la modernité parce qu'en réalité, elle lui fait peur. Il vit comme un sale gosse, la tête dans les étoiles mais arrimé à ses vieilles voitures, sans se rendre compte que la roue du temps tourne. Il raconte des bobards, mais c'est moins par goût du mensonge que pour avoir la paix. Et s'il laisse tout aller, c'est juste par flemmardise et non par cynisme. C'est un homme sûrement talentueux mais qui ne va jamais au bout des choses. Même s'il est très loin de moi, Franck est un personnage comme j'aime en interpréter, un homme plein de défauts, mais au fond, gentil et tendre. La meilleure preuve en est qu'à la fin du film, il se ressaisit et redécouvre sa femme !

Je vais vous faire une confidence : il me semble qu'en fait, même s'il ne le dit pas, Xavier s'est beaucoup inspiré de lui-même pour créer Franck, non en ce qui concerne ses vilains travers -Xavier est aux antipodes de la lâcheté, du mensonge et de la fainéantise-, mais parce que, comme lui, il se méfie de la mode et de la modernité. Xavier qui est le dramaturge français contemporain le plus joué dans le monde parce qu'il ausculte ce dernier comme peu, voue une passion, plus ou moins secrète, aux découvertes des anciens savants et des premiers mathématiciens.

Comment est-ce de travailler avec lui ?

C'est très agréable. Xavier est sur le plateau un homme courtois, attentif et bienveillant. Il connaît parfaitement les codes et les subtilités de l'écriture cinématographique. Ses scènes sont toujours très bien découpées. Elles ne sont jamais trop longues, et même parfois très courtes, ce que je trouve bien. Et puis il sait imposer ses univers. Cela n'a pas dû être si facile de rendre vraisemblable celui de L'HOMME PARFAIT. Comme il n'existe pas encore de maisons dotées de robots à tout faire, il lui a fallu tout imaginer, tout inventer. Et puis Xavier a le sens de la réplique. J'adore celle que Franck, mon personnage balance à Bobby quand il cherche un écrou par terre et que Bobby veut l'aider : « Non, je peux le trouver tout seul. J'ai encore le droit à l'erreur quand même ! ». L'humain reste toujours au centre de son film. J'ai aimé cela.

L'acteur de théâtre que vous êtes a un grand respect des textes. Mais on sait aussi que vous aimez l'improvisation. Jouer avec Bobby vous a-t-il privé de ce plaisir ?

Oui, forcément, mais l'impossibilité de sortir du texte m'a incité à plus d'invention dans le jeu. Ce qui a été une bonne chose. Moi qui déteste habituellement me regarder, là, j'ai pu le faire, avec, tout de même... des lunettes de soleil ! (rires)

Cela dit, contrairement à ce qu'on pourrait croire, jouer avec un robot est paradoxalement plus facile que jouer avec un humain. Cela demande plus de minutie et de précision, dans les déplacements notamment, mais un robot est pur et dur. Comme il est programmé, il n'a ni arrière-pensées ni sous-entendus. On sait toujours à quoi s'attendre. Il ne nous surprend qu'à la fin quand il dit : « je vous aime ». Même si on sait que cette phrase est bidon, elle est troublante : elle annonce que l'androïde vient de faire un nouveau pas vers l'Homme.

Derrière le Bobby du film, il y avait Pierre-François Martin-Laval

Il a été génial. Vraiment ! Je savais qu'il était un bosseur acharné, mais là, il nous a tous épatés. Non seulement il a inventé une gestuelle et une voix à Bobby, mais il a réussi à lui transmettre une part de sa poésie et de son délire.

Il faut dire que le casting de Xavier était parfait. Tous les acteurs se

sentaient bien dans leur rôle et ils étaient contents d'être ensemble. Il y a eu entre eux autant de complicité que d'émulation. J'étais heureux que Valérie, avec laquelle j'aime tant jouer, soit ma femme. « La petite folie et le petit grain de fantaisie » de Frédérique Bel et de Philippe Duquesne ont été aussi des vrais cadeaux.

Pensez-vous que L'HOMME PARFAIT est, au bout du compte, une « fable comique » ?

Le terme me convient bien. L'idéal de perfection pouvant précipiter l'homme dans un engrenage cauchemardesque voire cataclysmique, on aurait pu envisager, sans sortir du réalisme, que, petit à petit, les personnages du film se retrouvent sur le trottoir, hors de chez eux, expulsés par des robots qui auraient pris le pouvoir, ou, sans aller jusque-là, que Franck, complètement dépassé, finisse par se suicider... Xavier a choisi de ne pas sortir du champ de la comédie. Cela lui a sans doute coûté beaucoup plus d'efforts d'imagination, mais je trouve que c'est mille fois mieux comme ça !



PIERRE-FRANÇOIS MARTIN-LAVAL

ACTEUR

Quand Xavier Durringer vous a envoyé son scénario, quelle a été votre réaction ?

Je l'ai dévoré. Xavier l'ignorait, mais il se trouve que, depuis quelques années, l'accélération de la robotisation est un phénomène qui me passionne autant qu'il m'affole, parce qu'il risque, selon moi, de nous transformer en assistés.

Je crains que la domotique envahisse nos maisons. Déjà des aspirateurs sont autonomes. Sur un simple ordre vocal, les lumières s'allument ou s'éteignent, les alarmes, branchées ou débranchées et les frigos vous disent quand vous devez aller acheter des yaourts

Quand j'ai lu L'HOMME PARFAIT, c'était la première fois que je lisais un script qui dénonçait, avec drôlerie, sérieux et... réalisme, les dangers et les conséquences pour nous, humains, de l'emploi de plus en plus massif de ces robots domestiques et cela, à travers une histoire qui pouvait parler à tout le monde. Ce scénario, qui imaginait la mise à mal d'un couple à cause de l'incursion, dans son intimité, d'un robot à tout faire, l'avouable comme l'inavouable, sortait de vraiment de l'ordinaire. Il était un peu « futuriste » tout en pouvant être possiblement d'aujourd'hui, étant donné les progrès ahurissants dans ce domaine.



Et puis, dans ce scénario, il y avait le rôle que Xavier vous destinait, celui, du robot...

D'emblée je me suis dit qu'un rôle comme ça avait peu de chance de m'être proposé deux fois et que je ne pouvais pas le laisser passer. J'avais conscience du défi que cela représentait, mais comme j'adore sortir de mon emploi habituel d'acteur de comédie, j'ai dit oui à Xavier, sans me rendre compte de l'énorme travail qu'il allait me demander (rire). Sa proposition tombait d'autant plus à pic qu'il me la faisait dans un moment où j'avais l'impression que je régressais dans mon métier d'acteur. Je le pensais d'ailleurs tellement que je songeais à retourner dans une école d'art dramatique pour reprendre des cours. Et je vous jure que c'est la vérité !

En quoi jouer Bobby était-il pour vous un challenge ?

Ce qui m'excitait le plus et en même temps qui me paraissait le plus difficile était que j'allais devoir m'empêcher de transmettre ou d'exprimer des émotions. Tout le contraire de ce qu'on me demande souvent dans mes emplois de « naïfs », (ce genre de personnage est censé ne pas avoir de filtre !) et tout le contraire aussi de l'hyper-émotif que je suis dans la vie. Au cours de ma carrière, je me suis fréquemment reproché de m'être trop souvent laissé aller à de la sentimentalité dans mes rôles, au détriment de leur profondeur. Mettre en scène m'a aidé à corriger un peu ce défaut. Je progresse. Aujourd'hui, quand, dans mes films ou mes spectacles, des acteurs veulent à tout prix pleurer, je leur dis que ce n'est pas aux interprètes d'être émus, mais aux spectateurs. J'essaie aussi de m'appliquer cette règle. Ce n'est pas toujours facile.

Pour gommer l'émotion, donner le côté mécanique du robot, sur quoi avez-vous commencé à travailler ? La voix ? L'aspect physique? La gestuelle ?

Quand est arrivée ma première séance de travail avec Xavier, je n'avais pas encore bien réfléchi à la question. C'est lui qui en peu de mots m'a mis sur la voie. Il m'a juste dit : « tu sais les androïdes ne clignent pas des yeux ; avant de se diriger à droite ou à gauche, ils tournent la tête dans le sens où ils vont aller, et s'ils bougent, c'est toujours à la même vitesse ». Il a joint le geste à

la parole et cela m'a beaucoup aidé. J'ai appris à ne regarder que devant moi, dans l'axe de ma tête, et aussi à effectuer tous mes mouvements, bras comme jambes, sur un rythme très régulier et assez rigide aussi. J'ai aussi compris qu'il fallait que je perde du ventre. Pour rendre Franck jaloux, Bobby devait avoir un physique de playboy baraqué, avec des épaules très développées et aussi un torse lisse comme du métal.

Comment vous êtes-vous entraîné, seul ou avec un coach ?

J'ai fait ça, à l'ancienne, chez moi. Pour retrouver une ligne de jeune homme et me refaire une musculation d'athlète (rire), je me suis nourri essentiellement de blancs de poulet, comme j'avais vu Stallone le faire dans Rocky. J'ai commencé par faire cent pompes un premier jour et je rajoutais dix de plus chaque jour ce qui m'a amené le jour J à 350 pompes ! J'ai pris surtout du muscle grâce à mes filles qui s'asseyaient sur mon dos pendant que je poussais ! Et pour la première fois de ma vie - parce que d'habitude je n'aime pas qu'on me regarde travailler - je me suis entraîné à jouer devant elles. Quand elles ont commencé à s'intéresser à ce que je faisais, je me suis dit que j'étais sur le bon chemin. Je me déplaçais lentement et je leur parlais avec une voix que j'avais tout bêtement calée sur les voix des GPS, ces voix qui ne parlent pas faux mais qui sont mécaniques et déplacent les accents toniques du français. Je disais « bon-jour » à mes filles, et je leur demandais ce qu'elles souhaitaient en précisant que j'étais à leurs ordres. Cela les réjouissait follement. Surtout si elles me réclamaient une glace, juste avant de passer à table. Comme j'étais obligé d'obtempérer, leur mère n'était pas toujours d'accord ! (rire).

Votre expérience de l'improvisation vous-a-t-elle servi ?

Avoir fait de l'improvisation et du théâtre de rue m'a servi durant toute ma carrière. Comme au départ, je voulais être clown, j'ai fait aussi beaucoup de mime, j'ai appris à m'exprimer avec mon corps. Sans les mots, l'expression doit être très visuelle et permettre seulement par la gestuelle d'imiter aussi bien une poule qu'un... robot. En travaillant Bobby, je me suis dit que peut-être j'aurais dû préparer tous mes rôles comme cela, que cela les aurait beaucoup enrichis.



Dans votre préparation, qu'est-ce qui vous a été le plus pénible ?

Le plus douloureux a été de me faire épiler tout le haut du corps, le dos, la poitrine, les bras et les épaules. Etant assez poilu, l'épreuve de la cire, que j'ai dû subir trois fois, a été un martyre. J'ai été stoïque en pensant aux femmes et à l'adage « il faut souffrir pour être belle ! » (rire). Mais le plus pénible pour moi a été d'apprendre à ne pas cligner des paupières. Au quotidien je ne peux pas porter de lentilles mais malheureusement pour être Bobby, je devais en porter toute la journée et garder les yeux fixes et grands ouverts pendant d'interminables minutes. Pour cligner des yeux et me soulager, j'attendais impatiemment les occasions de tourner le dos à la caméra.

Vous ne portiez pas de masque. Comment avez-vous obtenu ce résultat d'un visage tellement lisse qu'on le dirait de cire ?

Les séances de maquillage duraient deux heures. Il faut féliciter la maquilleuse. Elle me faisait quelque chose d'artisanal qui avait été notamment employé dans les années 90 pour la MADAME DOUBTFIRE de Robin Williams. Pour effacer mes rides, elle me tendait la peau du crâne avec des élastiques fixés derrière la tête et le cou par du scotch. Ma perruque, très couvrante, à la Ken cachait tout ça. Une fois cet attirail posé, qu'on complétait par des gants et une combinaison moulante, j'étais Bobby ! Quand je jouais, même si je souffrais un peu, j'étais heureux comme un pape. Je me sentais comme un enfant, celui que j'étais quand je voulais être clown. Je me disais que je faisais un exercice extraordinaire que je n'étais sans doute pas prêt de refaire et qu'il fallait que j'en profite un maximum. La seule scène qui m'a été vraiment difficile à supporter a été la première, quand on a dû m'enfermer dans une boîte, comme un paquet cadeau. Pour la raison que je suis claustrophobe ! Mais la réaction du plateau quand on m'a libéré et que j'ai commencé à marcher m'a fait tout de suite oublier mon malaise. Voir l'effet de surprise de mon Bobby sur mes petits camarades m'a vraiment rempli de joie.

Pour être ce si troublant Bobby, vous êtes-vous appuyé sur un modèle ou l'avez-vous complètement inventé ?

J'ai avant tout suivi les indications de Xavier. Il m'a demandé de sourire tout le temps, cela pour deux raisons opposées ou presque : Franck/Didier allait le prendre pour de la plaisanterie voire de la moquerie et ses enfants, comme un signe de gentillesse. Séduire les uns, rendre jaloux un autre : une pierre, deux coups ! La difficulté pour moi, qui suis marseillais, était de ne pas en faire trop et surtout d'être constant, régulier comme une pendule. Pour tout, pour sourire, pour marcher, pour parler, pour bouger les bras, pour accomplir n'importe quel geste et aussi pour danser.

Danser ! Cela aussi a été une aventure pour moi dans le film. Je n'ai jamais su danser. Je suis tellement inhibé que lorsque j'étais jeune, aux boums, j'étais le seul type qui restait assis. Danser pour ma comédie musicale, SPAMALOT a été un cauchemar. J'avais beau répéter 18 heures par jour, je parlais toujours dans le mauvais sens ; J'en ai un peu moins bavé pour les scènes du hip-hop et du moon-walk du film, parce que je pouvais m'abriter derrière Bobby.

Quand on interprète un humanoïde sans âme, quel effet cela fait-il de jouer avec des partenaires qui ont des personnages d'humains ?

C'est un peu bizarre de se dire qu'on va jouer une machine sans émotions. Au départ je n'en menais pas large et puis, au fur et à mesure du tournage, ça devenait de plus en plus jouissif. C'est la bienveillance de Valérie (Karsenti) et de Didier (Bourdon) à mon égard qui m'a donné confiance. Ce sont deux acteurs dont j'admire le talent, la sensibilité et la finesse de jeu. Pour l'avoir mis en scène dans LES PROFS je connaissais Didier. C'est une personnalité, un « patron ». Sur un plateau, on l'écoute ! S'il n'avait pas été d'accord avec ce que je faisais, il l'aurait dit. Que Valérie et lui aient eu l'air heureux de jouer avec moi m'a encouragé. Ils me faisaient même oublier tous mes petits bobos ! Je les ai regardés jouer avec délice. Ne pas pouvoir manifester de réaction devant l'excellence de leur jeu a parfois relevé du supplice.

Malgré cette « raideur » robotique, vous avez quand même réussi à rendre Bobby sympathique, attachant même...

C'est grâce à Xavier. Il m'avait dit : « plus on va avancer dans le film,

plus j'aimerais que ta voix GPS donne l'impression de s'humaniser et que le reste suive, que tu apparaises moins froid, moins mécanique ». Je lui ai fait confiance, j'ai suivi ses conseils. Les petits changements que j'ai opérés sont infinitésimaux, mais ils ont eu leur effet. D'objet à tout faire, je finis presque par devenir la « mascotte » de la maison.

C'est la première fois que vous tourniez avec Xavier...

Je l'avais rencontré à un mariage en 2010 et il m'avait dit qu'il comptait bien un jour travailler avec moi. Comme de mon côté, j'aimais beaucoup le dramaturge et le cinéaste qu'il est, je lui avais répliqué que je l'espérais. On aura attendu dix ans pour le faire. Entre le Xavier du « plateau » et celui que j'avais connu dans le « civil », il n'y a aucune différence. Il est attentif, calme, humain, franc, ouvert aux propositions. C'est un formidable directeur d'acteurs. Il sait ce qu'il veut, il l'explique avec aisance, sans aucun autoritarisme, sans jamais se mettre en colère. Il est très réconfortant. C'est un homme d'équipe comme on aimerait que tous les réalisateurs le soient. J'aimerais bien le retrouver, un jour...

Vous avez vu le film terminé. Est-il comme vous l'aviez imaginé ?

Oui. C'est une comédie, mais une comédie un peu sombre, à double niveau de lecture. On rit parfois franchement, parce que Xavier a su écrire des scènes que je trouve d'un cocasse irrésistible, mais on rit jaune aussi, parce que quand même, Bobby fiche un peu les jetons. L'HOMME PARFAIT est plus profond qu'il n'y paraît : il interroge le monde de demain. C'est la force de Xavier : il met sa drôlerie au service de sa réflexion.

Qu'a apporté Bobby au comédien et à l'homme que vous êtes ?

Sur le plan professionnel, il m'a appris à mieux canaliser mes émotions. Moins on les étale, plus on leur donne de la profondeur. Sur le plan physique, il ne m'a pas apporté grand-chose, hélas. Quand on arrête la musculation, le corps retrouve vite son allure d'avant. Mais je me suis promis qu'à l'avenir, j'allais d'avantage travailler la gestuelle de mes rôles. Au fond, revenir aux fondamentaux du métier de clown : en fonction du personnage, réapprendre à marcher, à tenir une assiette, à aller chercher une glace pour ses enfants ou à prendre une femme par l'épaule... Vous voyez, je reste quand même un sentimental ! (rire).



VALÉRIE KARSENTI

ACTRICE

Connaissez-vous Xavier Durringer ?

Je ne l'avais jamais rencontré, mais, parce que je viens du théâtre, je connaissais ses pièces et les aimais. Xavier est un auteur très intéressant, très riche. Un soir que je jouais au théâtre Hébertot *LES INSÉPARABLES*, une pièce magnifique mise en scène par Ladislas Chollat, Didier Bourdon, mon partenaire, m'apprend qu'il a invité Xavier. Il ne me donne pas de détails mais aujourd'hui, je pense qu'il avait une petite idée derrière la tête : qu'on fasse un couple tous les deux dans le film que préparait Xavier. C'est exactement ce que Xavier m'a proposé. J'ai lu le scénario et j'ai été emballée par l'histoire et par le personnage qu'on m'y proposait. Florence est une femme très tendre, qui aime encore son mari, essaie de protéger son couple et sa famille, mais qui n'en peut plus de tout porter seule : le budget familial, l'éducation des enfants, les tâches ménagères, l'entretien du jardin... Elle est tombée amoureuse d'un homme immature, une sorte d'ado attardé qui a peur d'affronter la vie et qui se réfugie dans le rêve d'une vie d'acteur qui, la majeure partie du temps, ne se réalise pas.



L'HOMME PARFAIT est une comédie sur un futur si proche qu'on le dirait d'aujourd'hui. Il paraît réaliste, pourtant... il ne l'est pas tout à fait. Avez-vous été séduite par son léger « flirt » avec le film d'anticipation?

C'était surtout une gageure pour Pierre François, tout reposait essentiellement sur ses épaules. S'il avait raté sa composition, si l'on n'avait pas cru à son « robot », le film était fichu.

Quand on l'a vu arriver sur le plateau, il nous a tous estomaqués. Physique, regard, démarche, voix... Sous son costume et son maquillage, il avait vraiment l'allure d'un humanoïde. Xavier lui avait donné pour mission de provoquer un trouble émotionnel et on peut dire qu'il n'a pas raté son coup ! Malgré sa rigidité robotique, il était craquant !

Est-il difficile de jouer avec une machine de forme humaine censée être dépourvue d'âme et d'émotion ?

Non. J'ai travaillé avec Bobby comme s'il était un fantasme, un être chimérique. Florence, se permet de le regarder avec les yeux d'une femme amoureuse parce qu'elle sait pertinemment qu'il n'existe pas ou qu'elle ne le rencontrera jamais réellement. Comme ça peut arriver à l'adolescence et plus tard même, quelque fois. Je pense en disant ça à ces héros de cinéma, ou de la littérature qui viennent stimuler notre imaginaire sentimental à un moment de notre vie. L'intérêt de ce petit stratagème était qu'elle pouvait s'autoriser à se laisser émouvoir par Bobby, puisqu'au fond d'elle-même, elle savait que cela n'aurait aucune conséquence sur sa vie affective.

En même temps, cette attirance, bien que du domaine de l'illusion, la perturbe, parce qu'elle continue d'aimer son mari et qu'elle a un peu l'impression de le trahir. Je voulais qu'on comprenne que Florence se serait sûrement interdit la moindre manifestation d'émotion avec un homme de chair et d'os, aussi parfait fut-il ; que ce qui la troublait était que la programmation de Bobby soit conçue pour répondre à tous ses désirs. Dans sa situation de femme si peu écoutée et soutenue par son mari, qui n'aurait pas non plus été déstabilisée ?

Il y a de la malice chez Xavier. Il a créé son HOMME PARFAIT pour

nous démontrer que dans le monde des humains, quoi qu'il arrive, la perfection devient vite insupportable. Cette faculté que Bobby a d'accomplir irréprochablement tout ce qu'on lui demande (aussi bien passer l'aspirateur que danser, faire l'amour, etc..) va, au cours du scénario, se retourner contre lui. Tous les humains du film vont finir par préférer leurs semblables, aussi imparfaits soient-ils. Au fond, le film de Xavier dit à sa façon que l'on peut malgré tout croire en l'avenir de l'homme.

Avez-vous eu quand même l'impression, par moments, d'avoir été un peu projetée dans l'avenir ?

Pas vraiment. Il y a bien des séquences où l'on croise d'autres robots, au supermarché par exemple ou au cours de yoga où un humain donne les leçons, mais elles paraissent « naturelles », réalistes. On sait bien que la robotique, la domotique entrent chaque jour un peu plus dans notre vie quotidienne, et que, demain peut-être, on assistera à des scènes de ce genre.

Je pense que le film de Xavier nous montre qu'au fond, malgré le progrès et ses avancées technologiques, l'homme ne change pas vraiment. Qu'il devra continuer encore longtemps à se débrouiller avec ses chagrins et ses frustrations et qu'en retour, il aura encore longtemps le pouvoir d'aimer et d'être heureux.

Le film de Xavier a aussi quelque chose d'initiatique. La présence de Bobby va « réveiller » Franck. Lorsqu'il sent qu'il peut perdre sa femme à cause d'un robot qui la reconforte et lui facilite la vie, il va changer et faire tout un parcours pour la reconquérir.

L'HOMME PARFAIT est une comédie. Avez-vous été dirigé dans ce sens ?

Ce sont les situations et les dialogues du scénario qui amènent la comédie. Xavier nous a simplement demandé de les vivre et les jouer le plus sincèrement possible. Xavier est un très bon directeur d'acteurs. Il avait juste pris soin pour ce film de réunir des interprètes qui ont le sens de la comédie et nous avons travaillé ensemble grâce à sa confiance.

Si vous deviez classer L'HOMME PARFAIT dans une catégorie, laquelle choisiriez-vous ?

La comédie d'auteur ou mieux, peut-être, le conte, la fable, la fable réaliste.

Pour moi, L'HOMME PARFAIT n'appartient pas à la comédie noire parce que, s'il peut inquiéter, il ne fait jamais peur. Peut-être est-ce parce qu'il évoque juste un avenir proche, si proche même, que par moments, on pourrait croire qu'il se passe aujourd'hui. En tous les cas, une chose est sûre : pas un instant, en le regardant, et contrairement à beaucoup de films d'anticipation, on ne sent qu'il annonce la fin du monde, du monde des humains, je veux dire. Au contraire ! C'est l'homme qui évolue et s'en sort dans ce film.

En admettant que des humanoïdes programmés pour tout faire, arrivent demain sur le marché, L'HOMME PARFAIT vous aura-t-il donné envie d'en acheter un ?

(Rire). Non ! Je ne fais pas partie de ceux pour qui c'est un fantasme. Après, je suis comme la majorité des femmes, certains jours, j'ai l'impression de ne plus avoir de temps pour moi, pour ce qui m'intéresse vraiment, j'en ai ras le bol de mon quotidien, je voudrais tout envoyer valser...

Mais j'aime croire que jamais aucun robot ne réussira à composer une symphonie comme Mozart, à peindre comme Renoir, à écrire des livres comme Gary ou des poésies comme Ronsard. C'est l'amour, la beauté et la création qui m'intéressent.

Je me moque de la performance et de l'efficacité d'un robot programmé.



LISTE TECHNIQUE

Produit par

Victorien VANEY
et **Kareen ALYANAKIAN**

Réalisateur

Xavier DURRINGER

Scénaristes

Miller DUVALL,
Xavier DURRINGER,
Kareen ALYANAKIAN

Musique Originale

David SZTANKE

Photographie

Gilles PORTE

1er Assistant Réalisateur

Clément COMET

Scripte

Karine GOZZI

Décors

Eric DURRINGER

Montage

Romain RIOULT

Son

Eric DEVULDER

Costumes

Laure VILLEMER

Directeur de Production

Christophe JEAUFFROY

Directrice de Post-Production

Clara VINCIENTE

Une Production

ORSON FILMS

En Coproduction avec

ORANGE STUDIO

et **DB PRODUCTION**

Avec la Participation de

HB COLLECTOR

avec le soutien de

la **PROCIREP** et de **L'ANGO**

avec la participation du

CNC

en association avec

MUSINVEST

LISTE ARTISTIQUE

Franck

Didier BOURDON

Bobby

Pierre François MARTIN-LAVAL

Florence

Valérie KARSENTI

Pat

Philippe DUQUESNE

Chloé

Frédérique BEL

Maximilien

Martin GILLIS

Victoire

Juliette GILLIS

Docteur Morgan

Bernard LE COQ

Catherine, « belle maman »

Nicole CALFAN

